

Études littéraires africaines

ROCHMANN Marie-Christine, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000, 398 p.

Gabrielle Saïd



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041884ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041884ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saïd, G. (2001). Compte rendu de [ROCHMANN Marie-Christine, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000, 398 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 90–92. <https://doi.org/10.7202/1041884ar>

tie, certaines réponses gardent un caractère allusif, et que, dans la première partie, trois articles soient en fait une reprise de publications antérieures.

■ Marie-Christine ROCHMANN

ANTILLES

■ ROCHMANN MARIE-CHRISTINE, *L'ESCLAVE FUGITIF DANS LA LITTÉRATURE ANTILLAISE*, PARIS, KARTHALA, 2000, 398 P.

Dans cet ouvrage, Marie-Christine Rochmann se propose d'étudier la figure de l'esclave fugitif, le nègre marron, paradigme incontournable d'une littérature des Antilles menant l'enquête sur le passé esclavagiste. L'évolution du traitement de cette figure de la période précédant l'abolition à nos jours est flagrante, en corrélation avec l'évolution des mentalités.

Par un bref récapitulatif, Marie-Christine Rochmann rappelle le dialogue incessant aux Antilles entre historiens et écrivains, même après la séparation des deux champs au XIX^e siècle. La pénurie des éléments historiques explique les débats et polémiques qui se jouent autour de la figure du "marron", esclave fugitif. D'une période à l'autre, les discours sur les véritables motivations du marronnage évoluent : simple fuite des cruautés du maître ou aspiration à la liberté. L'enjeu est en réalité idéologique, révélateur de la reconnaissance, ou au contraire de la dénégation, de l'humanité du nègre.

D'où le choix d'une étude qui suit la chronologie historique.

Les œuvres d'avant l'abolition de l'esclavage font peu de place au marron qui n'apparaît à aucun moment comme héros éponyme d'un récit. Marginalisés et souvent diabolisés, les marrons sont toujours décrits en groupe ou communauté, relégués à un rôle actantiel subordonné. Ils n'entrent dans aucun schéma historique ou diachronique, figés dans la seule image stéréotypée du nègre marron, ils sont insérés et évacués de la diégèse comme tels. Cette figure, loin de subvertir l'ordre colonial, renforce sa justification : le marronnage s'avère incapable de déstabilisation.

Les ouvrages écrits après l'abolition commencent à inscrire le marron en tant qu'actant de l'histoire. Il gagne en autonomie et son statut de victime est reconnu, alors que la traite, elle, est condamnée. Cependant, le discours reste ambigu, comme le soulignent les récritures de *La case de l'oncle Tom*, oblitérant les passages susceptibles de remettre en cause la légitimité du colonialisme, validé dans sa mission civilisatrice. Ainsi, si le cri de liberté du marron est entendu, il demeure cependant sans influence réelle.

A partir du début du XX^e siècle émergent des voix noires qui, tant au niveau historique que littéraire, commencent à questionner l'histoire occultée impliquant les marrons au sein du processus historique menant

à l'abolition. La quête de liberté de l'esclave est mentionnée, même si demeure un souci de justifier sa fuite. A travers un conflit racial, maître/esclave, plus ou moins dépassé par un appel à la réconciliation selon les auteurs, se constitue la figure du héros noir aux origines africaines.

Cet effort de réhabilitation du rôle historique de l'esclave demeure cependant frileux, encore assujéti à l'idéologie coloniale, inscrivant l'abolition comme heureux dénouement. Mais l'histoire s'arrête là.

Dans la même période, la présence de quelques œuvres dont le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire viennent rompre avec ce discours optimiste, mettant en regard passé et présent. L'abolition n'apparaît alors plus comme une rupture, une fin, les auteurs tentent de rendre compte de la continuité entre passé et présent afin de dénoncer les méfaits du colonialisme dans la société contemporaine. Le besoin d'une prise de conscience collective se fait sentir.

Ce télescopage entre présent et passé se développera dans les œuvres des générations suivantes. L'auteur phare de cette quête d'un sens historique semble être Edouard Glissant qui, à travers le personnage de Longoué, édifie le mythe de l'esclave primordial. En tentant de comprendre les liens à l'œuvre d'une époque à l'autre, il saisit toute la complexité de l'histoire, jusque-là souvent simplifiée. La mythification répond au besoin de renouvellement de l'histoire en tant que mémoire de la population antillaise, en manque de modèle identificatoire heureux.

Toutefois, les œuvres de Glissant qui suivront le *Quatrième siècle* prendront une direction différente, remettant en cause la vision optimiste du premier roman. Son retour aux pays lui fait découvrir des Antilles fort différentes de ce qu'il avait imaginé. Il constate le rapport aliénant des îles à la métropole, ce qui le pousse à s'intéresser, non plus exclusivement à l'histoire, mais à la société, une société "intrinsèquement malade". La réécriture du mythe de Longoué qui marque ses œuvres révèle une altération de la figure primordiale, menacée d'oubli. L'histoire devient trace, soulignant le brouillage et l'opacité de la relation au passé. Le mythe se renouvelle dans une perspective plus collective et populaire autour de figures plus modestes : les djobeurs.

La filiation verticale est donc peu à peu remise en cause jusqu'à *Tout-monde*, œuvre qui vise à appréhender le réel dans sa totalité, et qui du coup sort de la restriction spatiale inaugurée par l'île. Mis à mal, l'affiliation et le lien originaires sont remplacés par une relation horizontale et synthétique prônant une identité rhizome non hiérarchisée.

Terminant son étude sur les années 70-98, Marie-Christine Rochmann s'arrête sur les œuvres guadeloupéennes des Schwarz-Bart, ainsi que celles de Maximin et Condé. Héritiers autant de Césaire que de Glissant, ils nuancent cependant plus ou moins l'inscription du marron comme modèle incontournable et mesurent le caractère aliénant d'un tel paradigme quant à l'appréhension de l'histoire. En ce qui concerne la

Martinique, Brival renoue avec le roman historique des années cinquante, alors que Chamoiseau propose une vision du marronnage renouvelée, plus poétique qu'historique. Le marron se transforme en "collecteur de souvenirs enfouis", il a pour charge de regrouper les morceaux de l'histoire. De ce point de vue, il s'assimile à l'écrivain lui-même, "marqueur de paroles". Cette propension de la littérature antillaise à se détacher du seul champ historique prouve son autonomisation.

Cet ouvrage montre très bien comment la mise en scène de l'esclave fugitif doit à l'implication idéologique de l'auteur, mais aussi à sa situation historique particulière. L'époque contemporaine pour sa part semble insister sur la dimension poétique de l'écriture du marronnage, dévoilant l'aboutissement d'un processus de maturation et une émancipation désormais acquise du littéraire face à l'histoire.

■ Gabrielle SAÏD